

L'essor

n°2 - avril 2006 - paraît 6 fois par année

Editorial

Nous rentrons dans l'avenir à reculons

Chaque jour, les informations distillées par les journaux ou la télévision laissent apparaître les dégâts causés par le néolibéralisme. Ce qui est présenté comme le fruit de la modernité est en réalité une régression sociale. Dernier exemple en date: le CPE (contrat première embauche) que le gouvernement français essaie de présenter comme un moyen de lutte contre le chômage n'est rien d'autre qu'un instrument favorisant la précarité et l'instabilité.

Il y a des limites au cynisme du néolibéralisme et à l'indécence des gouvernants. Les Français ont compris que ces limites étaient dépassées et sont descendus massivement dans la rue pour exprimer leur colère. Cette réaction ne restera pas sans lendemain et fait déjà tache d'huile dans d'autres pays européens.

La Suisse, pays réputé pour son attachement à la paix sociale, bouge aussi. Elle n'accepte plus l'élargissement du fossé social, les sacrifices demandés aux plus démunis et les cadeaux fiscaux accordés aux million-

naires et aux entreprises florissantes. Les ouvriers de l'usine Boillat se battent légitimement pour défendre leur emploi; par mesure de rétorsion, 112 d'entre eux sont licenciés. Petit calcul comparatif: le salaire annuel de ces 112 ouvriers représente à peine le tiers de celui qui est versé aux patrons de l'UBS ou de Novartis. Et ceux-ci osent déménager pour payer encore moins d'impôts. Ce n'est plus de l'égoïsme, c'est de l'obscurité!

La régression sociale se conjugue souvent avec l'incohérence. Limitons-nous à citer trois exemples particulièrement édifiants:

- 1) La loi impose aux chômeurs d'effectuer 10 recherches d'emploi par mois. Dans la pratique, alors que le nombre des places disponibles est infime et que les chômeurs de plus de 55 ans sont regardés comme des pestiférés, cette contrainte est excessive, souvent même méprisante (voir le témoignage d'un chômeur en page 3).
- 2) Les bénéficiaires des entreprises servent exclusivement à améliorer les salaires des dirigeants qui disposent déjà d'un revenu suffisant pour satisfaire tous leurs besoins. Et tant pis pour les ouvriers dont l'augmentation du pouvoir d'achat contribuerait à relancer la consommation!
- 3) L'AI est en pleine révision. L'idée de favoriser la réinsertion professionnelle plutôt que de verser une rente est juste. Mais la droite qui soutient ce principe a refusé de contraindre les entreprises importantes à engager des handicapés (voir article de Roger Cosandey en page 3). L'article 112 de la Constitution fédérale est pourtant limpide: «*La Confédération encourage l'intégration des personnes handicapées*». Dans ce domaine, l'incohérence prend la couleur de l'hypocrisie.

«*Nous rentrons dans l'avenir à reculons*», disait Paul Valéry. Il avait malheureusement raison.

Rémy Cosandey

CITATION À L'ORDRE DU JOUR

«Un observateur qui débarquerait de Mars imaginerait que, depuis que la logique néolibérale a peu à peu imposé ses normes – privatisation, dérégulation, flexibilisation, précarisation – la situation s'est, dans presque tous les domaines, largement améliorée.

Or, pas du tout: comment les néolibéraux eux-mêmes qualifient-ils la dernière période? Les «trente piteuses»! Et de se lamenter sur la croissance quasi exponentielle du chômage, de la dette, des déficits publics, de l'exclusion, de la pauvreté, de l'insécurité. A quoi s'ajoute, reconnaissent-ils eux-mêmes encore, la déchirure du tissu social, la détérioration des rapports humains, la braderie des valeurs constitutives d'une collectivité citoyenne et l'exacerbation de toutes les violences...»

Jean-François Kahn, Marianne

La cause de la paix

Spirale de paix



On parle parfois de paix, parfois de violences, avec des amis et connaissances, ou avec des gens qu'on rencontre une première fois. Ces deux thèmes, pourtant si intimement liés, suscitent des émotions très opposées. Si on mentionne la violence, les gens maugréent ou ferment les yeux, s'indignent ou se replient, froncent les sourcils ou haussent les épaules. Si on évoque un engagement pour la paix, l'œil de l'autre se vivifie, le regard devient chaleureux et mille idées surgissent: faire un petit spectacle, un concours pour les jeunes, une association de peintres engagés, un groupe d'enseignants, un événement médiatique ou un travail social. Et des liens d'amitié se tissent. Cela mène à quelques réflexions de fond:

- Qu'est-ce qui fait que la balance bascule, d'un climat social paisible à une spirale de violence, ou d'un abîme de violence vers un état de paix?
- Quel est le poids des gens ordinaires paisibles et celui des gens ordinaires violents dans cette bascule?
- Qu'est-ce qui est plus efficace pour éviter une spirale de violence? Rester silencieux, lisse? Critiquer la violence, la punir? Inspirer les autres par son engagement?

Delia Mamon

La pratique de la solidarité

Des pièces jaunes coûteuses



De nombreuses fois par mois nous sommes appelés à montrer notre solidarité par un don. On fait appel à notre générosité, pour être franc: à notre porte-monnaie. «Tu me donnes, je prends une légère commission au passage, je redonne». Dans une ville de France, Bernadette Chirac, par solidarité pour

les enfants hospitalisés, a organisé une collecte de pièces jaunes. Elle a ainsi récolté la belle somme de dix mille euros. La population a fait un geste du cœur, un élan de solidarité. Or, il a fallu mettre sur rails un TGV réservé à la femme du président, prévoir une réception, mettre sur pied tout un système de sécurité. Donc, organiser une gigantesque manifestation qui a coûté quatre-vingt mille euros! Le résultat est le même lorsqu'on convoque, à coups d'invitations sur papier luxueux avec impression dorée, un de ces grands raouts où la vodka coule à flots sur le caviar et le champagne sur les cailles farcies.

La solidarité peut aussi se manifester par un sourire, une obole jetée dans la casquette d'un musicien des rues, par une signature sur une pétition, par un geste qui fait battre le cœur. Si on essayait de se dire qu'il faut avant tout ne pas desservir les autres, mais leur porter assistance? La recherche et le respect de la dignité humaine, n'est-ce pas là la voie vers la solidarité?

Mousse Boulanger

Le respect de la vie

Pour économiser l'énergie



On a du mal à le croire. Pourtant, il semble bien que, désormais, les chaleurs de l'été commencent à peser aussi lourd que les grands froids de l'hiver en matière de consommation d'énergie. Afin d'enrayer ce phénomène, tout en développant les techniques d'exploitation d'une énergie renouvelable à portée de main, la ville de Neuchâtel lance un projet pilote de «freecooling». Ce terme a le double sens d'apport de fraîcheur libre ou gratuit. La source de froid naturel en question se trouve dans les fonds lacustres, les nappes souterraines et les rivières.

«Il s'agit de démontrer que, dans le contexte topographique, hydrologi-

que et géologique de la ville de Neuchâtel, il est techniquement et économiquement possible d'offrir du froid en été, et partiellement du chaud en hiver, pour alimenter les pompes à chaleur», explique l'ingénieur Bernard Matthey, directeur du projet. Une expérience qui mérite la plus grande attention, d'autant plus que beaucoup de villes suisses sont établies au bord d'un lac.

Sources: L'Impartial

L'ouverture à la créativité

Une vaisselle biodégradable



Depuis 2 ans en Suisse romande existe des vaisselles en matière végétale à usage unique.

Convenant pour les pique-niques, les torrées, les manifestations en plein air, elles sont faites en amidon de pomme de terre ou de maïs, d'extrait de carottes ou de céréales. Elles peuvent aussi être constituées de carton en pure cellulose, résistante à l'humidité grâce à un film de fécule. On peut également choisir des assiettes et bols fabriqués en Inde, faits de feuilles de palmier nettoyées, compressées et chauffées dans un moule, ainsi qu'à base de ramie, canne à sucre, bambou et fibres de roseau venant de Chine. Les services sont faits en bois de hêtre et de peuplier, couverts d'une couche de cire. Nombreuses sont les matières renouvelables qui offrent la même résistance à la chaleur, à l'humidité que le plastique sans fausser le goût du contenu.

Jetées sans autre sur le compost, elles finiront par se décomposer un peu plus lentement que les autres déchets verts. Cette fabrication pourrait s'étendre à la chirurgie, à l'agriculture, au conditionnement ou à la restauration. Pour nos agriculteurs, cette démarche pourrait être une intéressante opportunité, offrant des débouchés à haute valeur ajoutée. Et pour les préposés à la remise en état après les fêtes, une simplification de leur travail.

Edith Samba

Combattre de soi-disant abus tout en préservant les employeurs !

La polémique sur les abus colle toujours à la 5e révision de la Loi sur l'Assurance Invalidité. Le Conseil national ne corrige pas le déséquilibre qui caractérise le projet du Conseil fédéral. Il entend faire porter le poids de la révision sur les seuls assurés et ajourne la discussion sur le financement complémentaire pourtant indispensable pour garantir la pérennité de l'AI.

Lors de sa récente session de printemps, le Conseil national s'est penché sur la 5e révision de l'Assurance Invalidité concoctée par le Conseil fédéral. Tout le monde reconnaît qu'il est impossible d'assainir l'AI – qui perd près de 2 milliards de francs par an – sans recettes supplémentaires. Autre fait incontestable: on connaît aujourd'hui déjà l'ampleur des besoins financiers nécessaires. Si donc, comme toutes les forces impliquées l'assurent solennellement, l'objectif de la 5e révision consiste à assainir cette institution sociale, rien ne plaide raisonnablement pour traiter séparément la partie matérielle et le projet de financement. La majorité du Parlement persiste toutefois à n'envisager pour le moment que des mesures tendant à réduire le nombre des rentes octroyées.

Les organisations de personnes handicapées ne sauraient accepter une révision exigeant des sacrifices des seuls concernés sans que l'avenir de l'assurance qui s'adres-

se à l'ensemble de la population ne soit financièrement garanti par des recettes supplémentaires et surtout sans que des mesures incitatives ne soient prévues pour que les entreprises engagent des collaboratrices et des collaborateurs vivant en situation de handicap. Comment veut-on diminuer le nombre de rentes nouvelles sans améliorer le taux d'emploi des requérants potentiels? Une personne qui pourra gagner sa vie en travaillant n'aura pas besoin d'avoir recours à une rente. Il n'est pourtant pas besoin d'être grand clerc pour comprendre cette évidence.

Le Conseil national a décidé de mesures sujettes à caution qui font douter du sérieux des efforts entrepris par les milieux politiques pour résoudre les problèmes de l'AI. Les propositions de limiter l'accès aux rentes sont graves. Une telle conception mine purement et simplement le but de l'AI d'assurer la population contre le risque d'invalidité et introduit une inégalité de trai-

tement contraire à la Constitution pour certains groupes de citoyens. Il convient de préciser que, pour l'AI, l'invalidité n'est pas une notion médicale mais se mesure à la perte de revenu due à une déficience physique, sensorielle, mentale ou psychique. Pour comble de malheur, les mesures envisagées ne permettent pas de réaliser des économies et ne font que grever l'aide sociale. On reporte donc sur les cantons les coûts qui devraient être assumés par une assurance fédérale.

Le train de mesures qui doit activer l'intégration professionnelle comporte comme par le passé bon nombre d'inepties. Il est déraisonnable et préjudiciable d'introduire un système de détection précoce reposant sur un caractère facultatif et, dans le même temps, de prévoir des sanctions contre les personnes qui ne désirent pas y participer. On abolit en outre le secret médical, ce qui normalement est uniquement possible en cas de crime.

Il est choquant, et finalement incompréhensible, de constater qu'aucune protection n'est envisagée en faveur de travailleurs qui deviendraient invalides au sens de la LAI en cours de carrière. Une entreprise peut les licencier sans autre forme de procès. Admettons cependant que certains patrons à la fibre sociale plus développée font de réels efforts pour trouver des solutions satisfaisantes.

Si le Conseil des États n'entend pas les revendications des personnes vivant en situation de handicap et ne corrige pas le projet sur certains points essentiels, leurs organisations devront envisager le recours au référendum car il est inacceptable que des individus souffrant d'un handicap doivent en plus vivre dans des conditions matérielles précaires ce qui péjore encore leur qualité de vie. Il est trop facile de parler d'abus lorsqu'une institution n'est plus financée de manière à pouvoir répondre à ses objectifs primordiaux.

Roger Cosandey
Président du Forum Handicap Vaud

Témoignage d'un chômeur

Après 20 ans de fidélité, mon entreprise m'a licencié sans état d'âme. Bénéfice oblige! A 60 ans, je suis confronté au parcours semé d'embûches d'un chômeur ordinaire. Malgré mes diplômes, mon expérience, mes excellents certificats et ma bonne volonté, toutes les portes se ferment devant moi. Ici, on fait preuve de condescendance, là on me dit carrément que je suis trop vieux pour être encore utile.

A l'ORP (office régional de placement), c'est encore pire. Un mois, mon conseiller m'a lourdement sanctionné (plusieurs centaines

de francs) parce que j'avais effectué 9 recherches d'emploi au lieu de 10. Récemment, il m'a obligé à chercher un emploi dans la vente alors que je ne connais absolument pas ce secteur. On m'impose des cours qui ne servent à rien et on me refuse ceux qui pourraient m'être utiles.

A mon âge, je sais que j'ai peu de chance de retrouver un emploi. Je commence à m'en faire une raison. Mais je n'admettrai jamais qu'on traite les chômeurs avec autant de mépris et d'insensibilité.

Un chômeur qualifié de 60 ans

Renaissance de Romain Rolland

On assiste indubitablement à un regain d'intérêt pour Romain Rolland. Que l'éclipse ait pris fin se manifeste par le fait qu'Albin Michel s'apprête à rééditer le *Jean-Christophe* – maintenant que le goût pour les longs romans refait surface. Dès 2002 la renaissance rollandienne occupe la scène, grâce à une nouvelle biographie sortie chez le même éditeur. Elle s'intitule *Romain Rolland tel qu'en lui-même* et est due au professeur Bernard Duchatelet. Le même chercheur avait déjà patronné un recueil de textes de caractère philosophico-religieux consacré à l'évolution spirituelle du prix Nobel 1915: *Romain Rolland – Au seuil de la dernière porte* (Editions du Cerf, Paris, 1989).

L'Université de Brest, au sein de laquelle Duchatelet a longtemps œuvré, a par ailleurs publié plusieurs cahiers de correspondance de l'écrivain (1). Actuellement, le premier plan est occupé par Gallimard, qui offre un *Paul Claudel – Romain Rolland / Une amitié perdue et retrouvée* (Paris, 2005).

Il s'agit de la tentative de Claudel, ancien camarade d'école de Rolland que la vie avait passablement éloigné de lui, de ramener celui-ci à la foi de son enfance. Après sa propre conversion, survenue dans ses jeunes années, le futur ambassadeur avait donné dans un prosélytisme exacerbé (2). Ayant rencontré Mme Rolland, qui était Russe, rappelons-le, sur la voie de la poésie qui leur était commune (3), il réussit à la persuader de quitter son orthodoxie originelle pour un catholicisme

de la plus stricte obéissance. Mais il n'obtint jamais de l'ami retrouvé le franchissement de la toute dernière porte, soit l'adhésion inconditionnelle au corpus intégral de la doctrine, dont le dogmatisme le rebutait.

Rolland avait fini par admettre l'existence d'un Dieu personnel, mais non l'essence divine du Christ. Il avait pourtant fait – par amitié – un effort de bonne volonté, mais qui ne suffit pas: «...j'ai échoué et je reste sur le seuil» (4).

L'opposition en lui entre la rationalité et le besoin religieux, sentimental, demeurait, irréductible, tempéré par sa grande tolérance, tant à l'égard d'autrui qu'à son endroit! Rolland s'étonne lui-même de l'«étrange dualité de sa nature: une raison ferme, tranquille, inflexible (...) – Un instinct du cœur, qui s'abandonne (...) au puissant courant du fleuve invisible, coulant sous terre, des siècles d'âmes croyantes qui ont précédé» (5). Il n'y a donc pas seulement le ressouvenir de la naïve croyance de l'enfance, celle qu'on lui a inculquée, notamment par sa meilleure amie, sa mère profondément imprégnée des valeurs chrétiennes – mais un sentiment quasi phylogénétique d'une continuité (qu'il a aussi qualifié de sens religieux).

La prière, Rolland la pratiquait en considérant qu'en fait, on se prie soi-même pour se donner du courage. Et lorsqu'il dit le Pater Noster, cela ne représente pas pour lui un acte de foi à proprement parler, personnel, mais bien plutôt un hom-

mage à ses frères croyants, auxquels il se sent solidairement unis – A propos de cette quête, son attitude: «Il y a, peut-être, dans ma non-croyance, une piété» (6).

En somme, bien que tributaire d'un certain environnement et d'une longue tradition, Rolland est habitué de convictions qui se ramènent à une sorte de religiosité laïque. Ce qui ne l'empêche pas de se pencher sur les mystiques de l'Occident (Maître Eckhart, voire Tolstoï), ni d'étudier les témoignages indiens (Ramakrishna et Vivekananda, sans oublier son inclination pour la non-violence de Gandhi).

La position du penseur face au problème religieux se comprend peut-être mieux en suivant son évolution dans le temps. Il explique son détachement de toute confession positive dans un article paru en 1918 dans la *Revue mensuelle* de Genève (No XVIII): «Chrétien de race et d'éducation, je me suis détaché, depuis de longues années, de la religion chrétienne, parce que je n'y trouvais plus un flambeau assez brûlant et assez haut pour diriger les pas et réchauffer les cœurs de l'humanité fraternelle».

Personnalité assez riche pour dépasser et résoudre ses contradictions, Romain Rolland n'est pas pour autant dénué de faiblesses. Ainsi, à mille lieues de tout œcuménisme, il ne pouvait surmonter son aversion pour la rigueur protestante. C'est d'autant plus frappant qu'il résidait en terre vaudoise, donc réformée – et ce pendant plus d'un quart de siècle.

Retenons que, comme en politique, il a toujours refusé de se laisser embrigader. Il sauvegardera aussi sur le plan spirituel jusqu'au bout sa farouche indépendance. C'est pourquoi il s'adressera solennellement à sa sœur, dès 1940: «Tu témoigneras que j'ai gardé jusqu'à la fin la liberté de mon esprit, trop religieux peut-être pour se laisser enrôler à la suite d'une église» (7).

Marc Reinhardt

Notes

1. En 1992, *Romain Rolland / Lucien et Viviane Bouillé* (Correspondance 1938-1944). En 1994, *Henri Bachelin: Correspondance avec André Gide et Romain Rolland*. En 1998, *Romain Rolland / Lucien et Mary Haudebert* (Correspondance 1909-1944).
2. Un «convertisseur acharné», selon les commentaires du *Claudiel*. (Edition établie, annotée et présentée par Gérard Antoine et Bernard Duchatelet). Et Romain Rolland lui-même: «En religion, il despotise (ou tente de despotiser Macha). Il l'a entraînée à la messe de 7 heures, - et, aussitôt après, ils sont partis pour en aborder une autre, à la Pierre-qui-Vire.» (A sa sœur, le 15 avril 1940, Claudel p. 105).
3. Madame Rolland («Macha», qui était Russe d'origine) buvait la poésie de Claudel; lui disait admirer ses vers à elle. (Était-ce bien sincère? Ou la fin justifiait-elle les moyens?)
4. Remarque de janvier 1942, Claudel p. 32. – Au début de l'année d'après, Rolland note: «...mon esprit (...) s'arrête toujours au seuil de la dernière porte.» (Claudel, ib.)
5. Claudel p. 11
6. Claudel p. 100
7. Claudel p. 105

Changer notre comportement ou détruire le monde

Enumérons tout d'abord quelques évidences: les réserves des énergies fossiles diminuent, les mers deviennent des égouts, la couche d'ozone se déchire, les glaciers fondent, l'air se réchauffe, la pollution tue. Analysons ensuite le comportement des gouvernants: les Etats-Unis font la guerre pour s'approprier les réserves pétrolières, la Russie se sert de son gaz à des fins géopolitiques, les grandes multinationales privilégient les dividendes versés aux actionnaires et se moquent des dégâts qu'elles peuvent provoquer à l'environnement. La loi du profit a éliminé la loi de la nature.

Et les humains? Exception faite des esprits éclairés et des écologistes authentiques, ils sont eux aussi coupables car ils consomment trop et vivent sans se soucier de l'avenir de la planète. Mais ils ont des circonstances atténuantes, endoctrinés par des campagnes publicitaires aussi stupides que gigantesques: chaque jour sont lancés sur le marché des gadgets qui n'ont aucun caractère indispensable mais dont la fabrication contribue à polluer, à désertifier, à empoisonner.

Sans en arriver à l'explosion atomique finale, on peut craindre que l'épuisement des richesses naturelles, la rareté de l'eau et la mutation de la vie végétale conduisent à une transformation radicale de la société. Pierre Lehmann pose la question: va-t-on retourner à des sociétés de subsistance? Le débat est ouvert par ce forum. Il ne se fermera jamais...

Rémy Cosandey

Utopie et échéance incontournable

Il m'est difficile de ne pas éprouver de sympathie pour la thèse d'Edward Goldsmith, reprise par Pierre Lehmann, et d'imaginer «la plupart d'entre nous» vivant dans de petites communautés autosuffisantes. Il est cependant évident que le chemin menant de notre monde actuel à cette société idyllique ne sera parcouru par aucun vivant d'aujourd'hui. Une transformation paisible, non violente, vers ce bel idéal exigerait des siècles, des millénaires plutôt, de restructurations à tous les niveaux, du politique et économique au psychologique et spirituel. Chaque rouage de notre système global demanderait à être revu, rectifié le plus souvent de 180 degrés: passage de l'égoïsme farouche à l'altruisme, entre autres révolutions.

L'impossibilité de changer le monde sans changer l'homme se conjugue avec celle de changer l'homme sans changer le monde et cette dialectique risque bien de se prolonger au-delà de l'espérance de vie de l'humanité, sinon de la Planète elle-même. Le caractère utopique de cette vision, auquel Pierre Lehmann refuse d'adhérer (et affectivement je le suis dans cette voie), me semble être en fait une «uchronie» (selon le terme proposé par mon maître Ortega y Gasset) et se situer en dehors du temps, du temps humain.

L'autre parcours que les hommes pourraient être obligés de suivre

vers le paradis terrestre se situe à l'opposé de cette évolution pacifique: affrontement violent, sauvage, impitoyable entre ceux qui veulent défendre leurs privilèges, leur superflu, et ceux qui sont prêts à mourir pour obtenir le strict nécessaire et le léguer à leurs descendants. On peut alors, oui, on peut imaginer les rares survivants de l'hécatombe s'organiser en petits villages et tirant, du désastre auquel ils ont pu échapper, les leçons que l'histoire récente devrait donner aux actuels

maîtres du monde. Plutôt qu'une «opinion» à ce sujet, selon votre formule, je lance un cri de douleur, sur fond d'un espoir fou, mais inextinguible. Quant aux solutions que vous attendez de nous, je n'en vois qu'une: continuer de lutter, chacun dans la mesure de son possible, avec l'énergie non pas du désespoir, mais de la dernière toute petite espérance.

Jean-Paul Borel

L'air du temps

Depuis des décennies, les écologistes tentent de nous alerter. Jusqu'il y a peu, pratiquement personne ne les écoutait. Il semble que la situation évolue enfin, tellement l'évidence saute aux yeux de tout un chacun.

Au début, les écologistes nous ont annoncé des tempêtes de vents dévastateurs, des épisodes le plus souvent courts de pluies diluviennes uniquement délétères (inondations, ravinements, glissements de terrains) car elles tombaient sur un sol dur, devenu imperméable, à cause de longues périodes de sécheresses. Tout cela, effectivement, nous est tombé dessus.

Mais l'effet de serre – consécutif à la débauche d'énergies non renouvelables de notre soi-disant civilisation – n'allait pas en rester là: le fait

que nos régions étaient dites «tempérées» est actuellement mis à mal. D'abord, il y eut les étés torrides; nous entrons ces jours (rédaction: article écrit le 20 décembre 2005) dans les froids rigoureux, caractéristiques les uns et les autres des climats dits «continentaux», type Sibérie. En effet, m'a-t-on appris ce matin, à la suite de la fonte de la calotte glaciaire du pôle Nord, le Gulf Stream (qui nous assurait notre climat tempéré) est en train de mourir. Cicéron le disait déjà: «*Jusques-à-quand... abuseras-tu* (il ne pensait pas s'adresser à notre temps et lui dire:) ... *de notre Terre par ta bêtise et ton égoïsme de privilégié?*» Quand on essaie d'imaginer qu'il faudrait multiplier par cent les mesures prises à l'heure actuelle pour amener notre climat, vers l'an 2050, à ce qu'il était il y a cent ans! Hamlet: «*Horrible, très horrible!*»

Henri Jaccottet

Est-il possible d'arrêter la fuite en avant actuelle ?

Depuis le temps que l'on répète que notre monde est fini et que l'on continue néanmoins à promouvoir la croissance économique, on peut se demander si l'humanité n'est pas devenue schizophrène. Bien qu'il y ait des associations et quelques rares journaux comme «La Décroissance» et «Le Monde Diplomatique» qui se permettent de remettre la croissance économique en question, l'essentiel des médias et tout particulièrement la télévision et la radio continuent imperturbablement à prêcher le dogme de la prospérité par la croissance économique.

Chefs d'Etat et patrons de l'économie ne jurent que par l'accélération de cette croissance, tout en agitant le hochet du développement durable pour faire croire qu'ils se soucient de la nature et de l'humanité. Mais ils ne font en tout cas rien pour freiner la mainmise des grandes compagnies sur la planète ni pour freiner l'augmentation du chiffre d'affaires de ces compagnies, augmentation qui est probablement le meilleur indicateur du délabrement accéléré de la biosphère et des conditions sociales.

Activités condamnées à disparaître

Dans un monde fini, la survie à long terme impose le fonctionnement en cycles fermés tel qu'il se produit dans la nature. Cela signifie en particulier qu'il faudra impérativement cesser des activités pourtant considérées indispensables aujourd'hui comme l'exploitation des agents énergétiques non renouvelables (pétrole, gaz naturel, nucléaire, charbon), l'agrochimie, la pétrochimie, l'industrie pharmaceutique, le bétonnage du pays et j'en passe. Cela signifie aussi la fin du tourisme de masse basé sur l'avion et la voiture, et d'une bonne partie de l'hôtellerie qui en dépend. Bref, les activités humaines qui constituent de loin la plus grande partie du produit intérieur brut des nations sont condamnées à disparaître et avec elles le système économique aberrant qui domine le monde aujourd'hui.

Les implications d'un tel bouleversement sont presque unimaginables et c'est probablement pourquoi les pouvoirs politiques et économiques ne veulent pas en entendre parler. Ils sont condamnés à la politique de l'autruche et la fuite en avant. Alors que faire?

Il y a, me semble-t-il, deux options possibles. Il s'agit en fait plutôt de visions car l'une et l'autre tiennent de l'utopie. La première veut résoudre les problèmes par une «mondialisation démocratique et juste». La deuxième envisage un morcellement de l'humanité en une mosaïque de petites sociétés autonomes.

La première de ces visions est défendue par George Monbiot, altermondialiste réputé (*La Revue Durable* No 14, février-mars 2005). Il propose d'instaurer:

- un parlement mondial démocratiquement élu;
- une assemblée générale des Nations unies démocratique qui reprend les pouvoirs actuellement aux mains du Conseil de sécurité;
- une union financière internationale qui rééquilibre automatiquement les déficits commerciaux et prévient l'accumulation de la dette;
- une organisation du commerce équitable qui restreint les riches et émancipe les pauvres.

Des instances supranationales?

On peut imaginer que si ces structures sont effectivement mises en place et fonctionnent, l'humanité serait un peu mieux à même d'affronter les échéances évoquées plus haut. Cela implique cependant une délégation de pouvoir à des instances supranationales forcément éloignées des citoyens. George Monbiot admet pourtant que la loyauté des êtres humains envers une communauté de plus en plus grande – passant du clan à la tribu puis à la nation – a des inconvénients.

Il constate par exemple que pen-

dant la première guerre mondiale «quelques douzaines d'aristocrates ont envoyé huit millions d'hommes mourir au nom de la nation». Il faut, selon lui, une gouvernance globale pour «transférer la richesse depuis les nations riches vers les pauvres, taxer les riches mobiles et leur argent toujours plus mobile, surveiller les navires chargés de déchets toxiques, maintenir l'interdiction des mines antipersonnelles, prévenir l'utilisation des armes nucléaires...».

Dans la mesure où nous devenons des citoyens du monde, les frontières n'auront plus de sens et il n'y aurait plus de raison de s'opposer les uns aux autres. Cela nous obligerait à reconnaître l'irrationalité des loyautés qui nous divisent et pour la première fois dans l'histoire nous nous verrons comme une espèce. Les problèmes doivent donc être résolus en soumettant tout le monde au même pouvoir.

Pour Monbiot, le pouvoir est substantiel à la société humaine et toute la question est de savoir «comment le faible peut reprendre ce pouvoir et l'obliger à rendre des comptes». Il dénonce les turpitudes du FMI, de l'OMC et de la Banque Mondiale et conclut que la mondialisation n'est pas le problème, mais que le problème est de libérer la mondialisation des accords et des institutions que les agents économiques et les Etats-nations ont su négocier.

Quand le système économique s'effondrera...

Mon impression est que Monbiot oublie que les échéances les plus contraignantes ne sont pas à la portée du pouvoir, fût-il mondial. Il semble admettre que le monde restera en gros ce qu'il est avec ses banques, ses supermarchés, son trafic aérien et ses millions de voitures et de camions. Il ne semble pas se demander comment le système économique mondial va fonctionner quand il n'y aura plus de pétrole. Il

Suite en page 7

Suite de la page 6

n'évoque pas l'avènement pourtant inéluctable d'un monde sans avions, sans satellites, sans tourisme de masse.

Comment le pouvoir mondial, même démocratique, gèrera-t-il la société lorsque les plus gros employeurs auront disparus? Que feront tous ces humains lorsqu'il n'y aura plus, ou seulement très peu d'emplois dans le secondaire ou le tertiaire? Et comment pourra-t-on gérer la production et la distribution de nourriture à dix milliards d'êtres humains en bonne partie agglutinés dans des mégalo-poles? Et comment fera-t-on pour que ces milliards d'humains – probablement en bonne partie affamés – se conforment aux recommandations du pouvoir mondial? Et que faire quand le système économique s'effondrera et que l'argent ne vaudra plus rien?

Pour ma part, je ne crois pas que le pouvoir soit un moyen valable pour organiser les sociétés humaines et ceci d'autant moins que les sociétés sont grandes. Tout pouvoir central a besoin de relais sur le terrain et de moyens de contrainte. L'émergence de potentats locaux ou régionaux me semble difficile à éviter et que pourra faire le parlement mondial pour les mettre au pas. Même avec une organisation de type «servoglobe» (voir: Sigmund Kvaloy, *«Gaïa versus Servoglobe»*, présentation à la réunion Ecoropa de novembre 2003), un pouvoir mondial ne pourra pas tout contrôler. L'ONU n'a pas pu empêcher M. Bush de détruire l'Afghanistan et l'Irak et qui peut croire que ce criminel renoncera à détruire le monde pour que les Américains aient suffisamment de pétrole?

Une mosaïque de petites sociétés

Ma vision est à l'opposé de celle de Monbiot. D'une part il me semble peu probable que les Etats soient un jour d'accord d'abandonner une partie de leur pouvoir à un parlement mondial et d'autre part que ces Etats renoncent de leur plein gré à la croissance économique. A ce

stade tout laisse à penser que rien ne peut arrêter la fuite en avant actuelle si ce n'est l'effondrement du système économique mondialisé lui-même.

Ce qui se passera après n'est guère prévisible, mais on peut penser que le réflexe de survie fera que les gens s'entraideront pour se procurer les nécessités premières, à savoir la joie de vivre, l'eau, la nourriture, l'habillement, le toit sur la tête. On serait alors revenu d'une certaine manière à des sociétés de subsistance. La question se pose donc de savoir s'il ne serait pas plus raisonnable d'envisager, au lieu d'une gouvernance mondiale de l'ensemble de l'humanité, une mosaïque de petites sociétés autonomes capables de se suffire à elles-mêmes et vivant, si possible, en bonne harmonie avec leurs voisins.

Déjà aujourd'hui des groupes s'arrangent pour se débarrasser de la tutelle du pouvoir et le tenir à distance. L'émergence de relativement petites sociétés autonomes ne peut guère être que le fait des gens eux-mêmes. Les injustices croissantes et la paupérisation généralisée qu'entraîne la mondialisation actuelle est en passe de créer un bouillonnement sous-jacent qui peut s'amplifier au point que la marmite explose et que les gens décident de se réapproprier leur destin. L'amorce d'un tel phénomène s'est produit il n'y a pas si longtemps en Argentine.

Des initiatives à l'échelle de la communauté

Il me semble que les problèmes importants auxquels est confrontée l'humanité ne peuvent être résolus que localement. De ce point de vue, l'attribution du prix Nobel à Wangari Maathai – la femme qui a planté des arbres – est intéressante car elle récompense une démarche qui montre que des initiatives prises à l'échelle de la communauté peuvent avoir des répercussions positives à une échelle beaucoup plus grande et changer les conditions de vie de tout un peuple (voir: *The Ecologist* vol. 35, No 2). Les pouvoirs lointains ne peuvent guère que compli-

quer, voire détruire la vie de collectivités. La mer Aral se meurt à cause de décisions stupides prises par des technocrates à Moscou et les grands barrages qui détruisent des vallées entières et réduisent leurs habitants à la misère sont dus aux rêves de développement de politiciens lointains et n'auraient jamais vu le jour si on avait consulté les populations concernées.

La vie est infiniment complexe et cette complexité – ou biodiversité – est indispensable à son maintien. Le pouvoir est nécessairement simplificateur, sans quoi il serait incapable de prendre des décisions. Le côté destructeur du pouvoir est dû en bonne partie à ce besoin de simplification. Une mosaïque de petites sociétés avec des cultures, des traditions et des économies de proximité diverses adaptées aux conditions de vie de la région qu'elles habitent, est mieux adaptée à la planète vivante Terre (Gaïa) qu'une humanité mondialisée dans laquelle chacun est censé avoir les mêmes aspirations. Tout le discours sur les bienfaits du développement est vicié à la base. Et on voudrait rendre ce développement durable – Dieu ait pitié de nous.

«Sous le masque du développement, partout dans le monde une guerre a été menée contre la paix populaire» (Ivan Illich, *«Pour un découplage de la paix et du développement»*, dans *«Dans le miroir du passé»*, Descartes & Cie, 1994).

Y a-t-il une méthode pour revenir à des sociétés de subsistance? Je n'en vois point. Mais en attendant l'effondrement du système économique on peut au moins rechercher l'autonomie et l'entraide au niveau local ou régional de manière à ne pas être trop dépourvu lorsqu'il faudra de nouveau mettre la main à la pâte pour se procurer les nécessités fondamentales.

Pierre Lehmann

Pour une société respectueuse de l'homme et de son environnement

La société de subsistance et la société de développement, pouvant aussi être appelées pré-moderne et moderne, s'opposent et reposent sur une vision, une conception du monde totalement différentes. La société de développement s'appuie sur le dogme de la prospérité par la croissance économique, alors que la société de subsistance a une vision holistique du monde, où les phénomènes sont interdépendants, où l'être humain est subordonné au collectif, aux Anciens.

La modernité amène une rupture radicale de la relation de la personne à elle-même, à son environnement humain et naturel, véhiculée par son moteur qu'est la croissance économique, le nouveau Dieu que la société moderne vénère. Cette croissance n'est pas un moyen, mais un but à atteindre, avec comme conséquences les problèmes contemporains connus (dégradation de notre environnement, gaspillage des ressources naturelles, injustices et disparités croissantes entre individus). Pierre Rahbi ose dire à juste titre que la croissance n'est pas la solution, mais le problème.

Aujourd'hui, nous avons besoin de nous réveiller, afin de sortir de cette fausse croyance que l'on nous martèle jour après jour, que la croissance est la solution à tous nos maux. Nous avons à nous soustraire à cet-

te aliénation, à quitter ce modèle de pensée unique, car croître sans fin, dans un monde fini, est utopique et irréaliste. Nous avons à quitter ce modèle d'expansion sans limite, qui se comporterait comme une fusée ayant quitté son orbite et qui, n'étant plus soumise à la gravité, errerait dans l'espace intersidéral. Nous avons à revenir sur terre et à retrouver un modèle compatible avec la Vie, où le temps est cyclique, soumis à des rythmes lents de transformation. Nous avons à redonner sens à la Vie, à notre propre vie.

«Notre lien à la terre est si intime, si vital, que rien ne peut le résilier. La conscience et l'entendement devraient permettre à l'humain de comprendre, de ressentir, de s'enchanter de cet ordre et donc de le respecter et d'en prendre soin avec humilité et compassion. Notre responsabilité à l'égard de nous-même et de nos semblables inclut la responsabilité à l'égard de tout ce phénomène extraordinaire que l'on appelle la Vie».

Pierre Rahbi

Nous avons à retrouver des valeurs perdues, telles que l'écologie, la solidarité, la spiritualité, afin que

l'homme retrouve sa dignité et sa juste place dans le Cosmos. Alors, quel type de société permettra aux hommes et aux femmes de vivre en harmonie? Sera-ce le retour à une société de subsistance? Ou sera-ce une société dite «transmoderne» où l'on prend le meilleur des traditions et le meilleur de la modernité?

Personnellement, je ne crois pas en une solution venant de l'extérieur, en un modèle de société servant de moule où se coulerait l'humanité, un modèle pré-établi. Non, je crois en une société plus juste, plus harmonieuse, en devenir, mais qui aujourd'hui dans sa forme n'existe pas. Cette société nouvelle doit prendre naissance dans le cœur des hommes, non plus par une représentation du mental, mais par un processus de lente transformation intérieure de l'homme, en étant à l'écoute de notre conscience profonde, et qui agira comme une véritable boussole intérieure et redonnera sens à notre propre vie. C'est alors que chaque acte, posé en conscience, à tout instant, ira vers un plus de vie et participera à l'éclosion d'une société plus humaine. A nous de nous en donner les moyens!

Et le premier pas à faire est de sortir du rythme effréné de notre civilisation. Comme au volant de notre voiture, nous avons à «débrayer» pour, comme le dit Pierre Teilhard de Chardin, nous enfoncer dans notre humanité, mais sans quitter le monde. S'enfoncer en soi-même, c'est avancer vers un plus de conscience. D'une croissance quantitative, le monde, lentement mais sûrement, évoluera vers une croissance qualitative. Et sur ce chemin intérieur, il est important de nous «laisser habiter» par les valeurs que nous ont transmises et nous transmettent les sociétés de subsistance. Elles seront des balises, des garde-fous.

Philippe Sauvain

Interrogation

Savez-vous que nous sommes *les petits frères* des peuples Kogis qui, depuis des millénaires, se disent protecteurs de la vie dans la Sierra Nevada de Santa Marta (haute montagne située au Nord de la Colombie)? Eux, pour qui la nature est sacrée, qui en connaissent les secrets, et qui savent que leur société ne peut survivre qu'en développant une solidarité toujours renouvelée et une résolution éclairée des conflits. Eux, qui se nomment *les grands frères*, responsables de la Planète, bien que depuis 500 ans ils ont été décimés, leurs terres saccagées, leurs forêts arrachées et abandonnées par leurs oiseaux sacrés, que disent-ils? «Quand est-ce que *les petits frères* se mettront à penser? Si nous disparaissions, eux aussi ne pourront survivre!» Se référer aux deux livres d'Eric Julien, Editions Albin Michel (Notes de lecture de *l'Essor*, juin 2005).

Susanne Gerber

Hymne pour une terre humaine

L'auditoire du CHUV est comble, ce soir-là à Lausanne, pour accueillir Pierre Rahbi. Celui-ci raconte son enfance déchirée, puis le parcours de vie qui l'a amené à devenir «*ce pionnier d'une révolution écologique tranquille qui s'adresse aussi bien aux hommes en lutte contre la désertification de leurs terres qu'à ceux qui découvrent la désertification de leur âme*» (1). Il nous rappelle à nos devoirs d'humains face à cette planète malmenée, exploitée: «Respecter la vie sous toutes ses formes – Mettre la nature et l'humain au centre des préoccupations – La croissance n'est pas une solution, mais un problème: impossible de produire toujours plus – Mettre nos savoirs au service d'une autre logique – Le 75% de l'humanité paie nos orgies – Le superflu est tellement énorme par rapport au nécessaire – La science entre dans des domaines dont on ne connaît pas les conséquences: elle combattait la magie noire et se met à en faire – S'organiser pour ne pas dépendre des multinationales tentaculaires – Partout le mental se standardise...».

«Nous n'héritons pas de la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants».

Léopold Sédar Senghor

Pierre Rahbi est né dans une oasis du Sud algérien. Vêtu d'une djellaba de laine rude, cet enfant des sables se laisse bercer par le souffle du vent, la démarche hautaine des dromadaires, le rythme des prières et des traditions. Lorsque sa mère décède, son père et sa grand-mère s'occupent de son éducation. Entré à l'école coranique, il mène une vie de rigueur et de résignation où poser la moindre question est déjà un sacrilège, l'Islam étant la réponse suprême. Son existence est bouleversée quand un couple de Français l'emmène

dans cet Europe censée lui offrir un avenir meilleur. Balancé entre deux civilisations, il choisira plus tard de rompre ses contacts avec l'Algérie.

«Nous abordons le XXI^e avec des pouvoirs de démiurges et des instincts de primates».

Thierry Gaudin, *2100, récit du prochain siècle*

Prendre sa vie en mains

Adapté à son nouveau milieu, Pierre Rahbi est curieux de tout, s'instruit, s'intéresse à la musique, lit les grands philosophes, se convertit au christianisme: Rabah Rahbi devient Pierre Rahbi. Lorsqu'il décide de prendre sa vie en mains, il ira de déboires en désillusions, d'un travail à l'autre, confronté au racisme et à l'absurdité de l'univers urbain. Son dernier emploi dans une usine parisienne lui fait prendre conscience de n'être qu'un esclave incarcéré. Ce sera le déclic vers un retour à la nature et à une vie plus équilibrée.

Epaulé par Michèle, sa future épouse, ses premières expériences dans l'agriculture sont décevantes. Ici comme à l'usine la rentabilité prime, pesticides et engrais chimiques sont employés à outrance, la terre est malmenée. Il projette alors de faire revivre une région des Cévennes désertée par les éleveurs du ver à soie. Tâche ardue dans une terre hostile et caillouteuse, souvent recouverte de ronces. Il veut cependant prouver ce qu'il pressent déjà: *«En améliorant la fertilité, j'augmente la capacité de la terre à nourrir un nombre croissant de personnes sur une surface donnée»*. Des années de labeur et de vie précaire n'altèrent en rien le courage de ce couple oeuvrant pour un même but: produire sans détruire, démontrer

qu'il est possible de vivre grâce à l'agriculture sans mettre les vies et la Vie en danger, relier chaque détail à un humanisme universel. Tout en travaillant chez des paysans, Pierre Rahbi suit des cours, consulte, étudie toute littérature susceptible de compléter ses connaissances en agro-écologie.

Transportable et indispensable

Aujourd'hui, Pierre Rahbi initie, partage ses expériences et son savoir, donne de nombreuses conférences, agit sur le terrain en France, dans les pays de l'Est et en Afrique: *«Dix-sept années de pratique de l'agriculture organique vivrière m'autorisent à dire que cette dernière est transposable aux pays pauvres et indispensable dans la plupart des cas. Elle est un facteur d'autonomie. Insérée dans une agronomie traditionnelle dont la sagesse a été garante de la pérennité, elle permet aux pays pauvres d'échapper un peu mieux aux jugulations»* (1).

L'association Terre et Humanisme a été créée en 1994 afin de soutenir les actions de Pierre Rahbi, devenu expert international en agro-écologie, philosophe et écrivain. Bel exemple de persévérance afin de réinventer notre avenir et ne pas nous laisser piéger par les lois destructrices du marché. Les graines de paix semées par Pierre Rahbi parviendront-elles à contrecarrer les projets de la multinationale américaine Monsanto, leader mondial en matière de semences génétiquement modifiées? Les actions de Pierre Rahbi se multiplient et portent leurs fruits à travers le monde. Un jour, il aura raison. Nous pouvons le soutenir (voir la rubrique «Bonnes nouvelles»).

Christiane Bonder

1. Pierre Rahbi: «Du Sahara aux Cévennes, ou la reconquête du songe», Editions Albin Michel

Le désarroi d'un quidam

Comme une bonne partie de mes concitoyens, je me pose d'innombrables questions sur la façon de proposer aux générations montantes un projet de société plus raisonnable. Parce qu'il n'y a pas de doute: si nous continuons à fonctionner au régime actuel et encourageons le peuple chinois, par exemple, à aspirer légitimement au même niveau de confort que le nôtre, nous allons droit dans le mur.

«Pour bon nombre d'entre nous, les rapports à l'argent sont tourmentés, complexes, lorsqu'ils ne virent pas à l'obsession. C'est autour de lui que se cristallisent les peurs que les gens portent en eux, principalement la peur du manque.» (...) Or, «la vraie sécurité n'a rien à faire avec l'argent. Elle est dans notre créativité, nos talents et nos compétences, notre réseau de contacts.» (...) «C'est un mythe absolu de croire qu'on va être heureux en consommant davantage. Cela ne peut pas nous apporter la satisfaction, car les vraies richesses sont en chacun de nous.»

Pierre Pradervand
(extrait d'une interview dans
Coopération)

Parallèlement, il est difficile d'envisager de revenir aux méthodes de nos grands-parents: faire soi-même quotidiennement son pain et ses pâtes, dépecer son lapin, abandonner son véhicule et son ordinateur. Alors, pour me donner un peu de bonne conscience, je trie soigneusement mes déchets répartis entre une quinzaine de poubelles spécialisées squattant ma cuisine, quitte à envoyer négligemment, en cas de grande fatigue ou d'agacement, toutes les choses sans nom qui nous envahissent dans le grand sac noir des familles.

Je tente de rationaliser mes transports, de bien choisir les producteurs de mon alimentation et d'éteindre les lumières inutiles. Pour cela, j'ai intérêt à avoir une bonne santé, la tête bien programmée, parce que ces petits exercices me boulochent déjà bien assez de temps et d'énergie. En gros, ma contribution s'arrête là et je ne serai pas pêtée d'enthousiasme à l'idée d'en faire beaucoup plus.

Maintenant, de savoir que le lait produit par les vaches qui paissent sous ma fenêtre va faire un véritable tour d'Europe pour revenir sous forme de crème dans mon petit café et que le sucre a traversé l'Atlanti-

que, je ne suis qu'à moitié consolée d'avoir choisi les grains à moulin estampillés Max Havelaar. Il me semble que là réside une grande partie du problème: la construction de machines si monumentales qu'elles ont pratiquement besoin du marché d'un continent entier pour être rentables, en cassant les petites structures locales et multipliant les transports délirants, constitue les signes flagrants d'une logique économique folle et furieuse! Il en est de même en produisant du matériel si rapidement périmé, en chi-potant sur les crédits à la recherche pour des produits réellement utiles et économes en énergie.

Si quelqu'un a des solutions communes à mettre en application qui ne m'encombrent pas plus dans mes activités et ne m'empêchent pas de rêver, qu'il n'hésite pas à m'en faire part: je suis volontiers preneuse. Malgré tout, le quidam de mon espèce ne peut pas prendre sur lui de résoudre les conséquences désastreuses d'une politique incohérente et d'une économie frappée d'autisme.

Edith Samba

Les 80 ans d'un grand pacifiste

Jean Van Lierde, une foi inébranlable

Président du MIR-IRG (Mouvement International de la Réconciliation – International des Résistants à la Guerre), Jean Van Lierde a fêté ses 80 ans le 15 février dernier. Durant toute sa vie, il a été un militant passionné de la non-violence. Il fut tout d'abord un résistant non-armé à l'occupation allemande durant la deuxième guerre mondiale. En 1949, il s'opposa ouvertement à l'obligation de se faire enrôler dans le service militaire. Il fut emprisonné à trois reprises et travailla au fond d'une mine de charbonnage en substitution du service militaire. Son action aboutit à l'adoption du statut sur l'objection de conscience par le Parlement belge en 1964. Ami personnel de Lumumba, Jean Van Lierde développera avec celui-

ci une stratégie de lutte non-violente dans le cadre de la lutte pour l'indépendance du Congo.

A titre d'hommage, nous reprenons quelques extraits d'une interview réalisée par la radio belge: *«Je suis optimiste, mais en me disant que les accidents sont possibles. Je crois que toutes les conditions sont là maintenant pour le Congo, pour l'Algérie, pour les autres, d'une possibilité d'enfin humaniser les relations internationales, d'enfin diminuer le nombre de malheureux sur terre, et que la justice enfin peut s'établir avec le droit des femmes, avec le droit des pauvres. Il me semble que, là, il y a une progression possible et lente. Lente parce que je dois avoir un sens de la patience. Quand j'en-*

tre en tôle en 49, je me disais que j'en avais pour trois ans de prison mais, en fait, il me faudra quinze ans pour voir le statut des objecteurs voté à l'unanimité à la Chambre en 1964. Quinze ans de patience pour y arriver! Et pour bien d'autres choses, il faut beaucoup de temps, beaucoup de patience. Mais, tant qu'il y a des gens pour vivre cela et pour préparer ce futur dans des combats permanents, eh bien je trouve que, oui, on peut garder l'espoir.

Merci à Jean Van Lierde pour ce témoignage de courage et de ténacité. Oui, vraiment, avec des hommes comme lui, on peut garder l'espoir.

RCY

Intelligence dans la nature

De Jeremy Narby, Editions Buchet Chastel, octobre 2005



Si vous voulez vous émerveiller de l'intelligence de la nature, lisez le dernier ouvrage de Jeremy Narby. L'a-t-il écrit pour nous faire prendre conscience que les êtres qui nous ont précédés sur cette planète n'ont survécu que grâce à leur adéquation avec leur milieu de vie et qu'il serait urgent d'en tirer une leçon?

Ses recherches approfondies, qui n'oublient pas l'«homo sapiens sapiens», démontrent la parenté entre les innombrables cellules de notre corps et les plus petits organismes vivants. Parmi les plus étonnants: l'aventure de cet amibe myxomycète unicellulaire capable de trouver, dans un labyrinthe, le chemin le plus court et le plus rapide pour se nourrir de fragments de flocons d'avoine. Ou encore ces aras et autres oiseaux qui, en Amazonie péruvienne, se retrouvent au petit matin sur des falaises d'argile rouge pour les picorer en guise de petit déjeuner, afin de se prémunir contre la toxicité de certaines graines dont ils sont friands.

A peine un aperçu de la recherche passionnante et multiple d'un ethnologue qui, de l'Amérique au Japon, en passant par une université de Normandie, interroge à la fois: *nature, chamanes, et savants travaillant dans des laboratoires de haute technologie.*

Susanne Gerber

Soyez savants, devenez prophètes

G. Charpak et R. Omnès, Editions Odile Jacob

«La main à la pâte», une approche pédagogique originale et ambitieuse qu'expérimentent depuis quelques années au moins 10% des professeurs d'école français. Cette méthode, présentée par Georges Charpak dans son ouvrage *Soyez savants, devenez prophètes* (G. Charpak et R. Omnès), se base sur la faculté des jeunes enfants d'expérimenter tout ce qui les entoure. G. Charpak dit même que «*le comportement instinctif d'expérimentation appartient de manière essentielle à l'espèce humaine. L'homme est un animal qui expérimente.*»

Afin de faire de nos enfants des êtres qui observent, réfléchissent, émettent des hypothèses, vérifient et ainsi se forment leur propre opinion, il faut mettre en place une «alphabétisation scientifique des enfants de la planète». L'expérience, commencée aux Etats-Unis, se poursuit en France et s'étend même dans des pays lointains. A Bogota, par exemple, dans 5 lycées, la méthode soulève l'enthousiasme.

De quoi s'agit-il? Simplement, de donner aux enfants le plaisir de découvrir le monde et ses lois en maniant des objets simples, bien choisis. «Il y a une grande parenté entre les démarches des jeunes enfants qui découvrent le monde et celle des chercheurs scientifiques engagés dans le déchiffrement des secrets de la nature.» Les maîtres reçoivent une formation en ce sens; ils sont assistés par des scientifiques, souvent des étudiants intéressés par cette approche, et expérimentent des «modules» proposés à raison de 3 séances d'une heure trente par semaine, sur une durée de deux mois et demi par module. Le matériel est simple et peu coûteux. Les quelques années de pratique ont montré qu'il existe parmi les scientifiques un immense réservoir de bonnes volontés prêtes à s'investir. Les maîtres peuvent consulter un site Internet qui leur est consacré et sur lequel près de 80 scientifiques sont en veille bénévole. Chaque séance se termine par une discussion générale avec les élèves sur le sens des expériences ainsi conduites afin qu'ils sachent qu'il ne s'agit pas d'un jeu mais d'une méthode pour acquérir des concepts fondamentaux. Cet échange fait apprendre aux enfants les règles du débat scientifique, c'est-à-dire les lois du débat démocratique.

Nous espérons de tout cœur que ces «Enfants de Demain» auront ainsi en mains les armes nécessaires pour mener le monde avec plus de sagesse que leurs aînés. Nous leur remettons l'avenir de notre planète, si belle mais si fragile.

Yvette Humbert Fink

Réflexions d'Henri Jaccottet

Tant que la misère...

«*Tant que la misère rôdera dans des milliers de foyers, rengez vos prêches et vos prières. Ne blasphémez point en disant: Paix sur la terre! Tant que la misère sera encore là, il n'y aura pas de paix, il n'y aura pas de vertu, il n'y aura pas de morale, il n'y aura pas de christianisme. Tant que la misère sera là, il n'y aura pas de Noël!*»

E.-Paul Graber, 24 décembre 1942

Divorce

Dans les démocraties du monde entier, on assiste à un divorce entre gouvernants et gouvernés: les premiers sont partisans convaincus d'un néolibéralisme dont ils bénéficient alors que les seconds, eux, n'en recueillent que les retombées négatives.

10 mars 2006

Les malheurs de la France

Une fois de plus, les conflits politico-politicards sont les constituants du «mal français» du jour. Dans un pays où l'on est intransigent sur les imprécisions du langage, le Pouvoir y appelle «référendum» une question qu'il soumet à votation et qui devient immédiatement un plébiscite. Pour le citoyen suisse par contre, un référendum lui permet d'exprimer son opposition à des décisions prises par les autorités. En France, malheureusement, une même opposition n'a pas d'autre moyen de se faire entendre que la manifestation de rue, la grève, au pire la révolution. Allez comprendre!

17 mars 2006

Citation

«*Au -nu- du désert répond le -un- du monothéisme.*»

Bruno Doucey



Terre et Humanisme

L'association Terre et Humanisme (pratiques écologiques et solidarité internationale) a été créée en 1994 afin de soutenir les actions de Pierre Rahbi, expert international en agro-écologie, philosophe et écrivain. Elle place au cœur de ses engagements la contribution active à la sécurité, à la salubrité alimentaire de toutes les populations et à la régénération des patrimoines nourriciers, garants de la survie de chacun. Terre et Humanisme publie un journal qui paraît 4 fois l'an. On peut s'y abonner et obtenir des renseignements à: Association Terre et Humanisme P.E.S.I., Mas de Beaulieu, BP 19, 07230 Lablachère (France), tél. 04 75 36 64 01

Transmis par Christiane Bonder, Crissier

Du vélo contre les mines

De Genève à Zagreb, mille kilomètres à vélo en une semaine, voilà le nouveau défi relevé par Armin Köhli, sportif suisse amputé des deux jambes. Pédalant grâce à deux prothèses, il a rallié la capitale de la Croatie qui accueillait le 30

novembre dernier la 6e conférence des Etats ayant signé le Traité d'Ottawa, convention interdisant l'emploi et la fabrication de mines antipersonnelles.

Déminage en Angola

Projet suisse inédit en Angola: 21 millions de dollars bloqués sur des comptes à Genève vont servir au déminage du pays où, trois ans après la fin d'une guerre meurtrière et interminable, des zones entières restent inaccessibles. Malgré la corruption, on note une certaine ouverture en Angola sur les questions de «bonne gouvernance». La DDC (Direction de la coopération et du développement) veut encourager cette tendance en mettant sur pied un mécanisme permanent de surveillance par un organisme indépendant.
D'après Le Courrier

Un salon ... du marché équitable

Cette manifestation s'est tenue en octobre 2005 sur une surface de 3000 mètres carrés dans le nord de Paris. Elle avait pour but de montrer une autre vision du commerce équitable: des produits bio bien

sûr, mais aussi des services.

En 1999 déjà se créait l'association MINGA, structure fédératrice pour tout ce qui concerne l'alter consommation. Le secteur des services est actuellement en plein essor: par exemple, la jeune société Alca Torda, spécialiste de l'utilisation de logiciels libres, offre conseils et formation en informatique. Les sociétés Solid'Ere Conseil et Ketjal accompagnent des entreprises sur des projets de l'économie solidaire. Malgré tout, sur les 120 exposants, une écrasante majorité commercialise et distribue toujours des aliments ou de l'artisanat provenant d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique latine.

N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15. Merci!

Pour moi, la créativité, c'est...

Si le 4e thème de la charte de *L'Essor*, la créativité, est automatiquement mis dans notre esprit en lien avec les multiples domaines de la création artistique, nous souhaiterions l'approcher dans les forums des deux prochains numéros sous un angle beaucoup plus large.

Touchant tous les secteurs de notre quotidien, elle se révèle aussi bien dans de nouvelles organisations familiales et sociales, des courants politiques, des alternatives économiques, scientifiques, pédagogiques, théologiques, médicales, architecturales, gastronomiques, etc.

Pour mettre en lumière ces créativité qui méritent d'être mieux connues, nous permettez d'être plus à l'écoute de l'inventivité humaine, et pourquoi pas en prendre de la graine, nous vous encourageons vivement à en témoigner dans une contribution de 1500 à 2000 signes au maximum à envoyer à Edith Samba, Derrière l'Eglise 4, 2054 Chézard-Saint-Martin (edith.samba@net2000.ch).

Dernier délai: 15 mai. Par avance, nous vous en remercions chaleureusement.

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Jeanlouis Cornuz, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Delia Mamon, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Agnès Zawodnik.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Rue Ph.-H.-Mathey 4
2300 La Chaux-de-Fonds

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53 - 2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; cosandeyremy@hispeed.ch

Abonnement annuel : Fr. 36.- (20 euros)
CCP-12-2620-0 Genève

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

délai pour le prochain numéro : 15 mai 2006
prochain forum : Pour moi, la créativité, c'est...